**La productivité de l’Évangile : Marc 12, 38-44**

Nous ne sommes pas loin de la Passion. Jésus est entré dans Jérusalem deux jours auparavant, et depuis, il ne cesse de faire des allers-retours entre Béthanie, où il passe la nuit, et le temple où il passe ses journées.

À quoi les passe-t-il ?

À regarder, à écouter et à parler… à agir aussi, puisque la veille de notre texte, il a chassé les marchands du temple. Ajouté à son succès médiatique, cela a ravivé la haine des autorités religieuses qui le conduira à la croix.

Il faudrait lire d’une traite ces deux chapitres et le suivant pour en saisir l’unité. Si vous le faites chez vous tout à l’heure, vous remarquerez que l’ensemble de cette section de l’évangile de Marc est une sorte de cours d’économie.

Ces chapitres nous offrent une succession de petits épisodes, assez différents les uns des autres, mais qui constituent comme une sorte de faisceau de paraboles.

À strictement parler, au niveau du genre littéraire, il n’y a en fait qu’une seule parabole : celles des vignerons assassins (12,1-12). Mais en fait, les actes, les dialogues et les discours de Jésus dans ces chapitres tournent tous autour du même thème. Or une parabole, c’est par définition une parole qui tourne autour de ce dont elle parle.

Alors de quoi parlent-elles, ces paraboles ?

D’économie : elles parlent de la *productivité de l’Évangile*.

Les mots *Évangile* et *productivité* apparaissent rarement dans la même expression. À vrai dire, je ne les ai jamais vus collés ainsi l’un à l’autre, ni d’ailleurs réunis dans le même discours.

Cela se comprend :

– L’*Évangile* – avec une majuscule, c’est-à-dire la bonne nouvelle de Jésus-Christ sauveur et seigneur qui traverse tout le Nouveau Testament et qui fait vivre les chrétiens depuis deux mille ans – l’Évangile, donc, est censé concerner le sens de notre vie, notre bonheur ultime, notre salut, notre vie éternelle, le fondement de notre existence, notre relation avec Dieu ici et maintenant et dans l’éternité, ou autres expressions équivalentes. De l’Évangile, on parle en Église – remarquez, on aimerait bien en parler aussi ailleurs, mais on n’ose pas trop parler de ces choses-là avec tout un chacun. Parfois pas même avec sa propre famille.

– La *productivité* c’est du jargon d’économiste. La productivité, c’est « le rapport, en volume, entre une production et les ressources mises en œuvre pour l’obtenir » (INSEE). Quand vous trouvez ce mot dans le journal, la plupart du temps, il désigne la *productivité apparente du travail*, c’est-à-dire la productivité réduite au rapport entre la production et le travail (le travail n’étant qu’une des ressources).

Quel rapport avec l’Évangile ? L’Évangile, dans sa version protestante n’est-il pas le message du salut *par la foi*? La foi est-elle un travail ? Certes non !… Quoique… L’apôtre Paul n’exhorte-t-il pas les chrétiens de la ville de Philippe à travailler à leur salut avec crainte et tremblement ?

En fait, si l’on parle de la productivité dans ce sens restreint de la *productivité apparente du travail*, nous avons raison de nous méfier de ce mot et de ce qu’il pourrait faire supposer de l’Évangile, à savoir qu’il est une sagesse à mettre en œuvre pour arriver à un résultat. Car si l’Évangile se réduisait à un mode d’emploi de la vie, il ne se distinguerait en rien de toutes les sagesses du monde. Ce ne serait pas la peine de leur ajouter la version chrétienne à celles qui existent déjà et qui ont au moins la vertu de garder (précairement) l’humanité du chaos.

Mais l’Évangile n’est pas une sagesse. Ou plutôt, nous dit encore Paul (cette fois aux Corinthiens), si l’on veut définir l’Évangile sur le plan de ce que les êtres humains appellent la sagesse, le meilleur mot est : *folie*. L’Évangile est une folie.

Mais c’est une *folie productive*. Et elle produit donc des choses folles. Rien que dans ces chapitres de l’évangile de Marc,

* elle entre dans une ville sur le dos d’un ânon,
* elle renverse les tables des changeurs de monnaie,
* elle maudit un figuier parce qu’il n’a pas de figues hors saison, et le figuier, séché ne pourra plus jamais porter des fruits de saison,
* elle jette des montagnes dans la mer,
* elle réduit au silence des docteurs en théologie,
* elle raconte le règne de Dieu avec une histoire d’assassins en série,
* elle paye des impôts au tyran,
* elle ressuscite des morts,
* elle critique les élites,
* elle réduit les monuments de la religion à un tas de ruines,
* elle annonce à ses adeptes qu’ils seront haïs et rejetés de tous y compris de leurs propres familles, et que l’espérance du règne de Dieu se réalisera dans les catastrophes les plus terribles…

Et, comble de folie, elle pardonne les péchés et magnifie cette veuve qui donne trois fois rien à la collecte !

Dans cette liste à la Prévert, nous avons l’habitude de choisir soigneusement les petites folies acceptables à nos oreilles chrétiennes et de passer sous silence les productions plus rugueuses de l’Évangile. Parce que, certes, nous sommes fous d’avoir mis notre confiance dans ce Seigneur, mais nous tenons aussi un peu à notre sagesse.

Par exemple, notre synode réuni à Foix en ce moment même doit voter un budget. Eh bien Jésus peut dire ce qu’il veut, pour le budget régional ou paroissial, un gros donateur pèse plus qu’une pauvre veuve. Et quand le généreux donateur mour­ra et que ses héritiers éloignés n’auront pas l’idée de suivre son exemple, le trésorier de la paroisse ou de la région, en tant que trésorier, se fera plus de souci que quand ce sera au tour de la pauvre veuve de décéder.

Et pourtant, nous l’aimons bien cette veuve… tant qu’elle reste à Jérusalem il y a deux mille ans, ou tant que le nombre de pauvres veuves actuelles rapporté à celui des généreux donateurs reste raisonnable, budgétairement parlant. Alors nous disons d’une voix légèrement tremblante que les petits ruisseaux forment les grandes rivières. Dans cette perspective, nous aimons bien les veuves théoriques.

Désolé d’être si prosaïque… Je vais me rattraper : heureusement, le trésorier n’est pas *que* trésorier, et nous sommes aussi convaincus que l’Église ne vit pas de contributions financières seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Autrement dit, nous savons bien que l’Église ne se résume pas à l’Église protestante unie de France (c’est même inscrit dans sa Constitution), non seulement parce qu’il en existe d’autres, des Églises, mais aussi, ou d’abord, parce que le concept même d’Église de Jésus-Christ n’a aucun sens s’il n’y a pas de pauvres veuves pour la composer.

Car ne nous y trompons pas l’Église n’est pas l’addition de personnes qui débordent de générosité, de spiritualité, d’initiative, d’intelligence, de sagesse, de foi, d’espérance et d’amour, et qui déversent ainsi sur leur prochain ou sur l’institution quelques graines de ce qu’ils ont en surabondance.

Elle est la réunion de personnes qui ont faim et soif de tout cela, dans leur propre existence.

Elle est un club de mendiants dont le seul lien est d’avoir reconnu que là, dans la Parole du Christ, dans la folie du Nazaréen promis à être éjecté du monde, ils peuvent trouver et vivre de ce qui leur manque et leur est chaque jour donné dans la prière, la lecture des Écritures, par la grâce d’une parole, d’un sourire, d’un geste, d’un silence, d’un soupir, d’un rire ou de pleurs partagés.

En un mot, l’Église est la Cour des Miracles : voilà la véritable productivité de l’Évangile. Ce n’est pas la productivité apparente des œuvres, pas plus que celle d’une sagesse, que l’on pourrait mesurer, compter, évaluer, car l’Évangile mobilise toutes sortes de ressources dans un bouquet complexe qui dépasse l’entendement des planificateurs humains.

Il y a bien sûr les œuvres, la sagesse, la consécration, l’argent, le temps et tout ce que l’on donne à la cause de l’Évangile, entre autres par le service de l’Église, et cela n’est pas à négliger, sinon comment l’Évangile pourrait-il résonner ?

Mais l’Évangile mobilise avant tout une ressource à laquelle nous ne pensons jamais. Celle précisément que met en valeur le commentaire de Jésus devant le geste de cette pauvre veuve. Cette ressource, nous n’y pensons jamais, car elle consiste dans ce que nous croyons être l’inverse d’une ressource : un obstacle à la cause de l’Évangile. Ce qui va contre l’Évangile.

Et à vrai dire, c’est bien le cas, car la première ressource que mobilise l’Évangile dans notre vie, c’est le péché, le désespoir, la mort, la faiblesse, *l’indigence* de toutes les vertus que nous pensons devoir déposer au pied du Seigneur comme ces riches qui font résonner dans la caisse du temple la splendeur de leur générosité. C’est là que l’Évangile prend pied aujourd’hui sur la rive de ton existence : là où ton existence te semble perdue. C’est là qu’il vient et qu’il puise de quoi transformer en foi, en espérance et en amour la vie d’une pauvre veuve… et d’une pauvre Église !